

Jacques DEMORGON, *L'histoire interculturelle des sociétés*

Paris, Éd. Anthropos, coll. Exploration interculturelle et science sociale, 2^e éd. rev. et augm., 2002, 340 p.

Béatrice Rafoni



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7133>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7133](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7133)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Rafoni, « Jacques DEMORGON, *L'histoire interculturelle des sociétés* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7133>

tion », nul doute que ce dernier occupe une place prépondérante lorsque l'on aborde la question de l'économie du cinéma, et que le pôle « promotion » – qui y est étroitement lié – exerce une influence sans précédent. Mais, tout en expliquant que la flambée des budgets publicitaires fragilise la distribution dans son ensemble et que la critique, par son pouvoir à être « lue et créditée d'une certaine légitimité intellectuelle et culturelle [qui peut créer, *in extenso*,] une valorisation promotionnelle, [...] renvoyer [...] au néant ou à la marginalité » (p. 66), Laurent Creton parvient à attester de l'importance accordée aux investissements promotionnels. Il indique en ce sens que « le cinéma est une activité par nature spéculative, qui s'inscrit dans une économie du prototype, de l'engagement, du pari et du risque » (p. 67). Dès lors, il convient de comprendre qu'un film, quel qu'il soit, ne pourrait voir le jour sans la mise en œuvre d'une structure de production et de post-production fiable. En démontrant que le système de financement du cinéma français est passé, en l'espace des deux dernières décennies, « de la prévalence d'une logique d'amortissement, consistant pour le producteur à prendre un risque direct sur les films, à la logique de préfinancement » (p. 77), l'auteur ausculte les implications et les mutations actives de la télévision dans l'équilibre de la filière, tout en justifiant que le développement de la consommation télévisuelle serait tenue pour partie responsable de la chute de fréquentation des salles de cinéma – à l'instar de Canal + qui retransmet des films fraîchement délogés des *box-offices*, ou des chaînes thématiques qui se sont surdéveloppées sous l'impulsion du câble et des satellites.

Tandis que le triptyque « structures-conduites-performances » de l'économie industrielle prouve la nécessité qu'une entreprise est guidée par la structure de marché, « l'investissement sur le temps long de la révélation d'un auteur et de l'éventuelle reconnaissance d'une œuvre dans la durée, versus la priorité au temps court, avec l'objectif de maximiser le chiffre d'affaires et la rentabilité dans les meilleurs délais » (p. 96) caractérise, selon Laurent Creton, l'économie de la culture. En parachevant sa réflexion par une rétrospective des organismes de régulation et de la politique cultu-

relle opérant en Europe et aux États-Unis, on peut considérer que son ambition de traiter l'économie du cinéma dans un nombre très limité de pages est indéniablement respectée. Cependant, il aurait été peut-être plus cohérent que les chapitres soient organisés conformément à l'enchaînement logique des instances qui composent la filière cinématographique – à savoir, la production, à laquelle succèdent la distribution, puis l'exploitation – plutôt que de les disséminer au fil des pages, ce qui peut parfois perturber la compréhension. Nonobstant cette réserve, l'ouvrage présente avec précision une combinaison de cadres d'analyses et de grilles de lecture qui offriront, tant à l'amateur qu'au spécialiste, des repères explicitant les concepts indispensables d'un terrain artistique qui suscite aisément les passions.

Stéphanie Hurez

CREM, université de Metz

Jacques DEMORGON, *L'histoire interculturelle des sociétés.*

Paris, Éd. Anthropos, coll. Exploration interculturelle et science sociale, 2^e éd. rev. et augm., 2002, 340 p.

Dans cet ouvrage, Jacques Demorgon, spécialiste de l'interculturel, s'attache à travailler la part maudite de la recherche interculturelle, c'est-à-dire son aspect conceptuel et théorique ; mieux encore, il nous propose un modèle méthodologique et sa mise en œuvre. L'auteur paraît d'autant mieux placé pour accomplir ce travail qu'il est également un chercheur interculturel empirique, fort de l'expérience de nombreux terrains et co-directeur d'un ouvrage de référence consacré à la formation (avec E.-M. Lipiansky, dirs, *Guide de l'interculturel en formation*, Paris, Retz, 1999). Cette double compétence lui permet de construire un propos, certes fondé sur l'expérience, mais ensuite théorisé et applicable au concret. Cette circulation de la pensée répond à une nécessité : celle de la complexité de l'interculturel et de l'obligation de la prendre en compte ; d'ailleurs, le lecteur est prévenu, dès la préface, de l'ambition du livre de se défaire des *a priori* sur ce champ de recherche : « L'interculturel est le contraire d'une solution. Il est d'abord un ensemble de situations

qui nous englobent. Il est un ensemble de problèmes qui nous dépassent » (p.V). Cet *incipit*, qui peut sembler un peu brutal, n'est pourtant en rien démoralisateur : il veut simplement avertir de l'enjeu de l'interculturel dont l'importance est à la hauteur de l'effort à fournir pour le comprendre, l'analyser et le travailler, sans les interférences des lieux communs.

Comme l'indique le titre, faire l'histoire interculturelle des sociétés participe à l'élucidation des rapports entre interculturel et histoire. Selon Jacques Demorgon, l'interculturel n'est pas un phénomène contemporain, mais il est constitutif des grands moments sociétaux de l'humanité (Jacques Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel*, Paris, Éd. Anthropos, 1999) que sont, chronologiquement, le communautaire, le royal-impérial, le national-marchand et l'informationnel-mondial ; ce dernier est contemporain mais l'auteur insiste sur le fait que, si ces moments sont successifs, ils ne s'annulent pas. Le communautaire ou le royal-impérial continuent d'exister sous forme de courant ou de tendances dans les périodes qui les suivent.

L'ouvrage vise à introduire cette perspective historique comme décisive dans la définition de l'interculturel, et donc, dans ses aspects théoriques et méthodologiques ; il s'agit également de faire comprendre la dimension temporelle de l'interculturel, processus dynamique qui, comme les cultures, s'élabore en permanence et porte en lui son passé et son devenir. Afin d'élucider ces rapports, l'auteur forge deux concepts clés, celui de fonction méta et celui d'« intérité ». La métacommunication et la métacognition sont les temps où la pensée interculturelle devient réflexive et s'attarde sur son propre fonctionnement ; elles permettent d'appréhender la notion d'« intérité » (empruntée au logicien Couturat, reprise par F. Guibal, in : Breton S., Guibal F., *Altérités. Jacques Derrida et Pierre-Jean Labarrière*, Paris, Osiris, 1986), laquelle exprime cette particularité de l'interculturel de se situer entre identité et altérité, d'être le tiers qui lie ego et alter sans être ni la somme des deux, ni la moitié de chacun, mais bien le produit inédit, communicationnel et cognitif, de leur rencontre.

Jacques Demorgon poursuit son investigation de l'interculturel en proposant un modèle d'analyse combinant six approches de la culture pour dépasser la seule analyse « comparative-descriptive » (p. 53), trop statique et largement soumise à une considération uniquement diachronique de son objet. Par une grille multipolaire, le chercheur est mieux à même de cerner les différents aspects (et notamment les dimensions dynamiques interculturelles) d'une culture. Cette proposition méthodologique est ensuite passée à l'épreuve, moins pour vérifier sa validité que dans une volonté didactique, le but de l'auteur étant de forger des outils d'analyse et de compréhension, mais surtout de permettre aux lecteurs de s'en servir eux-mêmes. S'appuyant sur des œuvres combinant elles-mêmes plusieurs approches et les rapprochant entre elles par grands ensembles, Jacques Demorgon fournit le mode d'application de la méthodologie ; mais par ce biais, il propose aussi un approfondissement de la problématique de périodisation des grands moments sociétaux en exposant différentes analyses convergentes sur leur délimitation.

La conception de cet ouvrage par un philosophe et sociologue, intervenant dans l'une des disciplines originelles du champ qu'est la psychologie interculturelle, nous en donne une vision originale. Par une méthode associative et compréhensive, l'auteur revient sur l'évolution des sociétés, mais cette « histoire interculturelle » applique ses principes à elle-même : elle continue son exploration de la dimension interculturelle des sociétés pour la période toute contemporaine. En effet, dans cette deuxième édition revue et augmentée d'une postface (pp. 311-338), Jacques Demorgon opère le rapprochement problématique entre interculturel et mondialisation ; mais, il se garde bien de la réduction simplificatrice qui en ferait une différence de terminologie renvoyant à des conceptions antinomiques d'un même phénomène : interculturel et mondialisation, sous cette simplification, ne seraient que des approches idéologiquement opposées de l'économie globale et de ses conséquences sur le social et le culturel, où

l'une (l'interculturel) serait une solution aux méfaits de l'autre (la « mondialisation »).

L'emploi du pluriel, en titre de la conclusion (« Interculturels et mondialisation », pp. 305-310), souligne cette volonté d'un traitement approfondi de la question, particulièrement par la prise en compte de ce nouveau moment de l'humanité qu'est l'entrée dans l'information-monde. La mutation de la société vers l'économie-monde est l'aboutissement du développement des sociétés nationales-marchandes, alors que l'informationnel-mondial est une forme originale d'organisation sociale globale. Or, pour l'auteur, « les puissantes utilisations de l'informatique dans le secteur économique ne devraient pas masquer le fait que l'information est devenue globalement plus structurante et plus décisive non seulement dans le domaine stratégique économique mais encore dans le domaine des cultures et de l'interculturel » (p. 308).

C'est là que nous pouvons voir comment les sciences de l'information et de la communication doivent apporter leur contribution au développement du champ, en renouvelant les approches traditionnelles de l'interculturel, grâce aux apports théoriques et aux travaux sur cette information qui définit le passage à une nouvelle étape de l'histoire interculturelle des sociétés. L'enjeu de la coopération est celui de la compréhension de l'économie-monde, par l'analyse du rôle des médias et des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTICs), dans les processus économiques et socio-culturels de la mondialisation et de l'interculturel.

Béatrice Rafoni

CREM, université de Metz

Nicole DENOIT, *Le pouvoir du don. Des « années fric » aux « années banlieues » : le mécénat d'entreprise des années 90.*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication des organisations, tome 2, 2002, 219 p.

Si la communication d'entreprise compte beaucoup de manuels sur ses outils et modalités concrètes, peu de livres adoptent une démarche historique et analytique. En s'interrogeant sur le développement et le

fonctionnement du mécénat comme outil de communication, l'ouvrage de Nicole Denoit entre dans cette catégorie (voir aussi du même auteur, *Le pouvoir du don*, tome 1, *Le paradoxe d'une communication d'entreprise par le mécénat : les années 80*, Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication des organisations, 2002, 331 p.).

Un questionnement sur le mécénat pourrait être classiquement formulé de la sorte : comment un investissement dans le sport, la culture, l'humanitaire ou le social peut-il être « rentable » pour l'entreprise, même à long terme, et surtout dans un contexte de crise économique ? En mêlant une réflexion sur l'environnement socio-économique des entreprises et une étude du point de vue des entrepreneurs avec, à l'appui, de nombreuses publications professionnelles tels que *La lettre de la fondation* (Elf), *Entreprendre pour la cité* (Institut du mécénat humanitaire), *Les rencontres de l'IMH, Convergences* (Secours populaire français), etc., l'interrogation posée par l'auteur est plus complexe. Elle concerne ce qui, dans l'évolution de l'environnement social, économique ou idéologique de la société peut, entre autres, expliquer celle des diverses formes de mécénat observées, entre les années 80 et 90 ? Car, selon Nicole Denoit, le passage d'une décennie à une autre est marqué par le passage d'un consensus à un autre. Celui des années 80 est négocié, l'adhésion des salariés et du public se faisant par « contamination métaphorique » : telle image artistique ou activité sportive se trouve associée à celle de l'entreprise mécène. En revanche, dans les années 90, le consensus se joue autour de l'émotion et les engagements mécènes qui s'ensuivent, s'adaptent au plus près à ce qui touche leurs contemporains. D'abord, c'est l'émotion humanitaire, compassion prétexte à se répandre en générosité, qui suscite un engagement de surface. Ainsi, s'amorce une réflexion qui porte davantage sur l'engagement humanitaire, ses enjeux et ses limites, que sur le mécénat humanitaire proprement dit : où commence le combat pour le droit des victimes, et où s'arrête la bonne conscience, généralisée à peu de frais ?

Quoi qu'il en soit, dans l'histoire à moyen terme du mécénat français que brosse Nicole Denoit, la crise du mécénat humani-